Zeitschrift: Éducateur et bulletin corporatif : organe hebdomadaire de la Société Pédagogique de la Suisse Romande

Herausgeber: Société Pédagogique de la Suisse Romande

Band: 99 (1963)

Heft: 25

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 20.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

MONTREUX 12 JUILLET 1963 XCIXe ANNÉE No 25

Dieu Humanité Patrie

EDUCATEUR

ET BULLETIN CORPORATIF

ORGANE HEBDOMADAIRE DE LA SOCIÉTÉ PÉDAGOGIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

Rédacteurs responsables: Educateur, J.-P. ROCHAT, Direction des écoles primaires, Montreux, Bulletin, G. WILLEMIN, Case postale 3, Genève-Cornavin.
Administration, abonnements et annonces: IMPRIMERIE CORBAZ S.A., Montreux, place du Marché 7, téléphone 6 27 98. Chèques postaux II b 379
PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL: SUISSE FR. 20.- ; ÉTRANGER FR. 24.- • SUPPLÉMENT TRIMESTRIEL: BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

L'universel Amour

accidents
responsabilité civile
maladie
famille
véhicules à moteur
vol
caution

Mutuelle Vaudoise Accidents

Vaudoise Vie

La Mutuelle Vaudoise Accidents a passé des contrats de faveur avec la Société pédagogique vaudoise, l'Union du corps enseignant secondaire genevois et l'Union des instituteurs genevois

assurances vie

Rabais sur les assurances accidents

Membres du corps enseignant, vos élèves trouveront à

Bellerive-Plage

Lausanne

L'heure de plaisir...
La journée de soleil...
Des vacances profitables...

Conditions spéciales
faites aux élèves accompagnés de l'instituteur

Funiculaire
Lugano - Monte San Salvatore

Panorama splendide

✶

La plus belle promenade de la région

✶

Tarif spécial pour écoles

La communication la plus rapide et la plus économique entre **Ouchy** et les deux niveaux du centre de la **ville.**

Les billets collectifs peuvent être obtenus directement dans toutes les gares ainsi qu'aux stations L-O d'Ouchy et du Flon.

Une belle course d'école...

Télécabine Villars-Roc d'Orsay

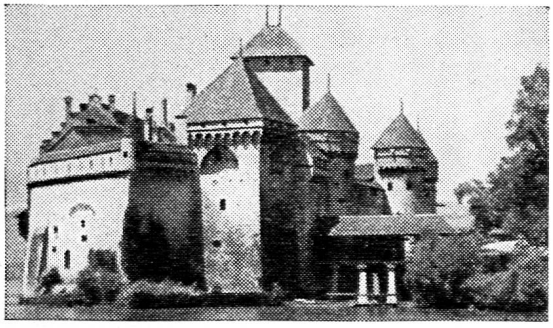
de Villars au Chamossaire (2000 m)
Parcours en cabines ultra-modernes
Vue magnifique
Nombreux buts de promenades
Restauration
Facilités pour écoles

POUR GRANDS ET PETITS
un

choix étonnant de courses

par les Chemins de fer veveysans

Vevey - Châtel-St-Denis
Vevey - Blonay - Chamby
Vevey - **Les Pléiades (1400 m.)**



VISITEZ LE CHATEAU DE CHILLON
près de Montreux
Entrée gratuite pour les classes primaires officielles

Encore eux !

Ce premier numéro de vacances est consacré surtout aux jeunes de notre temps, d'ici et d'ailleurs. En le préparant, je pensais à ce cri du cœur d'une vieille collègue, fatiguée de les avoir trop aimés : Qu'ils sont beaux quand ils sont loin de nous !

Qu'ils sont beaux en effet, affectueux, attachants, quand leurs défauts s'estompent à travers le voile discret du souvenir. Comme ils vous tiennent, ces gosses qui pourtant, dix mois durant, sucent le meilleur de vous-mêmes et vous laissent harassés au seuil des vacances.

C'est pourquoi je n'ai pas trop craint de vous parler d'eux, encore d'eux, dans ce numéro qui vous atteindra Dieu sait où. En parcourant ces quelques pages dans le soir fraîchissant, sur l'étroite galerie d'un vieux chalet ou dans la douceur d'un pays de collines, au-delà des monts, vous ne m'en voudrez pas trop de violer l'intimité sacrée des vacances en les rappelant à vos pensées.

Chante, jeunesse !

Avez-vous déjà pris la peine d'écouter attentivement les paroles des succès enregistrés par les Johnny Hallyday, Sylvie Vartan et autres Françoise Hardy — favoris incontestés du jour — et qu'ingurgite religieusement, à jet continu, toute une majorité de jeunes Helvètes des deux sexes, entre 12 et 17 ans ?

Alors oyez :

Tous les garçons et les filles de mon âge s'en vont dans la rue deux par deux, et moi je suis seule...

Ou :

Tous mes copains s'en vont la main dans la main, tous mes copains s'en iront et m'oublieront...

Ou encore :

Les gens m'appellent l'idole des jeunes. Il en est même qui m'envient, mais moi je m'ennuie...

Ce qui frappe, c'est que tous ces couplets ont en commun une même hantise de la solitude, clament le même besoin d'amour, la même terreur de demeurer sans ami ou sans amant, ce qui est aujourd'hui pratiquement la même chose.

Et qu'on ne se leurre pas : les « fans » de nos juvéniles vedettes ne sont pas des cas isolés. Il n'était que de lire les comptes rendus effarés des journaux après le passage à Genève, Lausanne et Berne de J. Hallyday. Tous relèvent cette espèce d'hypnose collective d'une salle comme envoûtée. La TV elle-même montra en gros plans les visages de jeunes spectateurs dont les larmes ruisselaient sans qu'ils s'en doutassent...

Et le monde des adultes de s'interroger, de s'étonner. De se sentir inconsciemment peut-être, un peu coupable. Car cet immense besoin d'amour, si clairement manifesté, ne serait-ce pas à la famille de l'assouvir en premier lieu? N'a-t-elle pas failli à sa tâche cette famille qui a tellement voulu se montrer large d'esprit, et moderne, et confiante, qu'elle a peut-être trop relâché les brides ? Tous ces adolescents ne se sentant plus assez tenus se sont cherchés d'autres mentors. Il leur faut un guide, un modèle. Ils le prennent donc où ils le trouvent, c'est-à-dire dans les juke-boxes des bars à café, attirés qu'ils sont par ces appels désespérés à l'amitié et à l'amour, lancés par des garçons et des filles de leur âge et qui ne sont pas davantage heureux, malgré les apparences, puisqu'ils le chantent. C'est si bon de se sentir enfin compris...

J'ai une petite voisine de 13 ans qui écoute 20 fois à la file les disques des chanteurs dont nous parlons, et qui connaît par cœur toutes les paroles de toutes leurs chansons.

— Ce n'est pas nouveau, me direz-vous. A leur âge nous connaissions aussi les paroles de «Nuits de Chine », des « Gars de la Marine » et de « Valentine » ! C'est vrai. A la différence que ces anciens couplets, bêbêtes s'il en fut, mais à la musiquette allègre, engendraient plutôt outre une sentimentalité chère aux jeunes esprits, une joie de vivre non déguisée.

Mais il y a plus grave. Je donne actuellement quelques cours dans un établissement commercial qui groupe un peu plus de 400 jeunes filles de 15 à 19 ans. Or aujourd'hui, à la veille des examens, 11 sont enceintes, c'est-à-dire 11 dont l'état est assez avancé pour qu'elles ne puissent le dissimuler. Les autres ?

— Mes parents s'occupent du bébé, m'a dit l'une d'elle. En tout cas je n'obligerai pas mon ami à m'épouser, m'a confié une autre. Il m'a dit que si je le faisais il se sentirait comme une souris prise dans une trappe et que je ne pourrais pas l'empêcher de divorcer plus tard...

Lorsqu'une de mes classes est penchée sur un travail, je les observe, mes 15 élèves. Elles sont toutes jolies, toutes soignées, toutes coquettes, habillées selon le dernier cri. L'autre jour, constatant une absence qui se prolongeait, j'ai demandé : « Et Mademoiselle X, est-elle donc bien malade ? ». Ses camarades m'ont regardée avec stupeur.

— Comment ? Vous ne savez pas ?

— Non, quoi ?

— Mais elle s'est mariée, elle a accouché trois jours après à la maternité !

Et de s'étonner que je n'aie rien remarqué.

— Mais, Madame, vous l'avez fait aller au tableau il y a trois semaines. Nous retenions toutes notre souffle... Et vous n'avez rien vu ?

— Non.

Il est vrai que j'étais si loin de me douter...

Pauvre petite Paule. Ravissante, blonde, menue. J'imagine son angoisse, sa terreur. Et comme elle a dû se serrer pour qu'on ne remarque rien, à la maison, à l'école, partout. Ce long cauchemar de 9 mois !

Peut-être qu'elle aussi a chanté : « Je suis si seule », « je m'ennuie », « je voudrais qu'on m'aime ». Elle a cherché l'amour et pour quel résultat !

Nous autres, adultes qui sentons des courants, qui assistons à ces manifestations, nous devrions être capables d'aider, de comprendre et de donner. Mais voilà, le sommes-nous vraiment ? N'essayons-nous pas de donner, le plus souvent, ce que nous jugeons bon de donner, sans nous inquiéter de répondre à ce qu'eux réclament ?

Je sais qu'il s'agit d'un problème aigu et difficile à résoudre. Mais comme toute cette jeunesse clame sa grande soif d'amour, commençons donc par l'aimer, et par le lui manifester.

(H.S.M. Amies de la Jeune Fille - Avril 1963).

Une année du bon vieux temps : 1863

Allocution prononcée à la cérémonie des promotions de l'Ecole supérieure de commerce de Lausanne, au printemps 1963.

« Autrefois, dans le bon vieux temps, il y avait un sentiment que nous regrettons, parce qu'il était la source de beaucoup d'autres que nous regrettons aussi. Ce sentiment, c'était le respect. On respectait un héros, un homme de bien, un grand citoyen ; on respectait un homme illustre dans les sciences ou dans les lettres ; on respectait un magistrat, ce qui est une condition à peu près indispensable pour respecter la justice. La jeunesse respectait l'âge mûr, et tout le monde s'accordait pour entourer la vieillesse de vénération. Le père était réellement le chef de la famille. Rien n'affranchissait un fils du respect... Nous avons changé tout cela. Nous avons remplacé le respect par la critique... Nos mœurs ne valent pas grand-chose... »

Pendant que je lui lisais cette page, ma grand-mère hochait la tête de temps à autre, avec un air de satisfaction chagrine. Car la décadence morale des nouvelles générations était sa préoccupation dominante et l'un de ses habituels sujets de conversation. Depuis le temps de sa jeunesse, tout s'était gâté. L'honnêteté s'en allait, le goût du travail se perdait, les jeunes gens devenaient impertinents, les jeunes filles légères, et les adultes ne valaient guère mieux...

— Tu vois bien ! s'exclama-t-elle quand j'eus terminé ma lecture. Et l'on me dit toujours que j'exagère ! Qui donc a écrit des choses aussi sensées ?

— Un monsieur dont tu dois connaître le nom, répondis-je, car il était déjà célèbre quand tu était petite fille. Il s'appelait Jules Simon.

— Comment, Jules Simon, le ministre ? C'est lui qui a écrit ça ?

— Oui, grand-maman. En 1867. La génération de l'irrespect, c'était la tienne.

Elle était abasourdie. Bouche bée, son tricotage interrompu, elle me regardait par-dessus ses lunettes. Mais je poursuivis, impitoyable :

— Cette page est tirée d'un livre intitulé « L'ouvrier de huit ans ». Oui, de huit ans. C'est un commentaire de la loi française de 1841, qui faisait entrer les enfants dans les fabriques à l'âge de huit ans, et leur imposait huit heures d'atelier par jour, plus trois ou quatre heures d'école. Parce que, de ton temps, grand-mère, on ne respectait pas même les petits enfants.

— Il y a toujours eu des abus, fit-elle. Il y en aura toujours.

— Peut-être. Mais les hommes se sont toujours imaginé que le passé valait mieux que le présent. Ça n'a pas commencé au temps de ta jeunesse. Ecoute ce petit couplet, qui a été écrit il y a 900 ans :

« Bon fut le siècle au temps de nos ancêtres.
On y voyait fleurir fidélité,
Amour et foi, justice et charité.
Temps que jamais nous ne verrons renaître.
Car tout décline, hélas ! tout s'est gâté. »

C'est la première strophe de la « Vie de Saint Alexis », un poème du XIe siècle. Dès que les Français ont su écrire leur langue, c'est pour dire que rien n'allait plus.

Et puis, que dis-tu de ceci :

« Notre monde a décliné ces dernières années. Les enfants n'écoutent plus leurs parents. La fin du monde est proche. »

— Ça n'ajoute rien à ce que tu m'as déjà lu.

— Non. Mais cette phrase-là, je voudrais la voir gravée dans le marbre, en lettres d'or. Et dans le texte original. C'est-à-dire : en hiéroglyphes. Avec la date : XIIe dynastie, pharaon Amenhemat III, 2000 ans avant Jésus-Christ.

* * *

Le souvenir de cette conversation — qui date déjà d'une quarantaine d'années — m'a inspiré le désir de tracer devant vous l'esquisse d'un moment du temps passé. Mes sources d'information : des journaux vieux d'un siècle, deux ou trois livres jaunis trouvés dans les archives familiales, et des récits entendus autrefois dans la bouche de mes parents et de mes grands-parents. Peut-être y trouverez-vous quelques sujets de réflexion.

Or donc, au milieu du siècle dernier, mon bisaïeul paternel était régent d'école dans un village du Gros de Vaud. Il y gagnait 700 francs par année, plus le logement et le bois de chauffage. Ou, si vous préférez, 1 franc et 90 centimes pour chacun des 365 jours où il devait nourrir, vêtir et parfois médicamenter une famille de sept personnes. Il n'était ni mieux ni plus mal payé que n'importe quel autre salarié. Avec 1 franc 90, en ce temps-là, on pouvait acheter une livre de beurre à 1 franc 20 et deux kilos de pain bis à 35 centimes — à condition de ne faire strictement aucune autre dépense. Comment donc s'en tirait-il ? Sa femme gagnait quelques sous en s'usant les yeux chaque soir sur des travaux de couture pour des bourgeoises aisées, et lui-même exerçait quelques petits métiers accessoires, dont le principal était celui de moutonnier communal. En dehors de ses heures de classe, il menait à la pâture les boucs, les brebis et les agneaux du village. Il paraît d'ailleurs que ses bêtes lui donnaient moins de fil à retordre — métaphoriquement parlant — que ses écoliers. Pour maintenir la discipline parmi ceux-ci, il disposait d'une gamme de supplices variés. L'un d'eux était un coup sec, appliqué avec la règle de fer sur le bout des doigts réunis. Mais le plus redouté était celui de la bûche ; c'était une pièce de bois triangulaire, posée par terre, sur laquelle il faisait s'agenouiller les turbulents. Quand on avait été une demi-heure dans cette posture, on était mâté pour toute la semaine.

Mais les maîtres devaient bien être durs, pour faire régner l'ordre dans des classes surchargées. Louis Pasteur, qui enseigna la physique au Lycée de Dijon avant de révolutionner la médecine, écrivait un jour à un ami : « Ne penses-tu pas qu'on a tort de ne pas limiter à 50 au plus le nombre des élèves d'une classe ? » Car il avait de la peine à obtenir l'attention silencieuse des siens, qui étaient dans une seule classe au nombre de quatre-vingts. Mon propre grand-père maternel, petit Parisien qui accomplit ses études secondaires à Paris, faisait partie d'une classe de cent élèves. Le professeur n'en pouvait faire façon tout seul, et on lui adjoignit une sorte de garde-chiourme, en la personne d'un ancien gendarme qui maniait la férule avec autant de promptitude que de vigueur.

Et pourtant pour beaucoup d'enfants l'école représentait le meilleur moment de la journée. Lausanne avait au siècle dernier une société féminine qui collectait le « Sou par semaine pour les esclaves ». Il s'agissait sans doute d'adoucir le sort d'esclaves à peau fon-

cée, au-delà des mers. Mais ces braves dames auraient pu en trouver par milliers, au teint pâle — trop pâle — sans franchir les frontières de notre petit pays. Voyez plutôt :

La vallée oberlandaise de Frutigen et quelques localités zurichoises possédaient en ce temps-là des fabriques d'allumettes. C'étaient de petites entreprises : la cuisine et la chambre du patron servaient parfois d'atelier, et la soupe bouillait à côté des marmites de phosphore où l'on trempait les allumettes. Outre sa propre famille, le fabricant employait une main-d'œuvre salariée de femmes et d'enfants ; ces derniers mettaient les allumettes dans les boîtes : ils recevaient 70 centimes par jour. Le travail commençait pour tout le monde à 5 heures et demie du matin. A 8 heures, les enfants quittaient l'atelier pour se rendre à l'école. Ils y restaient toute la matinée, puis ils revenaient à la fabrique à midi, pour y prendre leur repas tout en travaillant ; ils besognaient ainsi jusqu'à 9 heures du soir. L'atmosphère était des plus malsaines : les vapeurs du phosphore altéraient les poumons, l'estomac et le système nerveux ; elles attaquaient parfois la face et y provoquaient une hideuse nécrose.

Une vieille dame a décrit au début de notre siècle ce régime, qu'elle avait connu dans son enfance. « Nous voyions venir avec terreur l'époque des vacances. Il est vrai qu'alors le travail était retardé d'une heure, et ne commençait qu'à 6 heures et demie. Mais il durait sans interruption jusqu'au soir. Tandis qu'en période d'école nous avions les heures de classe et les récréations pour changer d'occupation et nous détendre... »

Le gouvernement bernois finit par prendre des mesures pour réprimer de tels abus. Une ordonnance de 1865 fixa l'âge minimum des ouvriers, dans les fabriques d'allumettes, à 7 ans, la duré du travail à 10 heures — en dehors des heures d'école ; en outre les enfants devaient être exclus de la pièce où l'on cuisait le phosphore.

Ce n'était pas beaucoup plus idyllique dans les autres industries. L'inspecteur des fabriques Schuler, de Glaris, écrivait : « La première fois que j'entrai dans une filature, je fus effrayé de ce que je vis. Il y avait là des troupes d'enfants à l'aspect misérable, couverts de poussières de coton, dans des ateliers surchauffés, empestés par l'huile rance et par toutes sortes d'odeurs. »

Et les autorités scolaires d'Uster : « On reconnaît immédiatement dans les classes les écoliers qui travaillent dans les fabriques. Ils ont un air pâle qui trahit l'épuisement ; ils portent des habits graisseux et déchirés : et ils ne prêtent à la leçon qu'une attention paresseuse et une irréflexion stupide. » On le croit sans peine.

Et pourtant la situation s'améliorait graduellement. Des hommes de cœur prenaient en mains la cause de l'enfance opprimée. Il faut rendre grâce à ce conseiller d'Etat zurichois qui défendit énergiquement devant le Grand Conseil une loi sur la protection des jeunes ouvriers, en déclarant : « Six heures d'école et six heures d'atelier me paraît une formule excellente pour un enfant de la classe populaire ; elle le préserve à la fois du surmenage et de la paresse. »

Comment pouvait-on faire la vie aussi dure aux enfants ? C'est qu'elle était dure pour les adultes — hormis quelques privilégiés. La semaine de travail dans l'industrie était de 80 heures. Les salaires... j'en ai donné une idée. Les journaux de l'époque relatent fréquemment des suicides causés par la misère. Et quel degré d'indigence courageuse et navrante révèle cet entrefilet de trois lignes de l'« Estafette », ancêtre de la « Tribune de Lausanne » : « Une femme pauvrement mais proprement vêtue, qui se rendait à pied de Lausanne à Berne, est tombée de fatigue et d'inanition en traversant Payerne. On l'a relevée et conduite à l'infirmerie. »

Au moins les gens qui avaient un travail régulier mangeaient-ils à peu près à leur faim. Mais quand survenait le chômage... Or justement, en cette année 1863 dont nous pourrions célébrer aujourd'hui le centenaire, une sourde inquiétude travaille les familles ouvrières suisses. La crise économique menace. Il y a un million de chômeurs dans l'industrie textile anglaise. En Normandie, en plein hiver, 250 000 personnes sont sans pain ni feu, les filatures ayant fermé leurs portes (et pas d'indemnité de chômage en ce temps-là) ; la charité publique a trouvé en tout et pour tout 500 000 francs à leur répartir : 2 francs par personne pour tout l'hiver. Et le gouvernement, il ne fait donc rien ? Il ne voit pas les larmes ? il n'entend pas les gémissements ? Il ne sait pas que les petits enfants périssent par milliers ? Si. Il voit, il entend, il sait. Il a triplé la garnison de Rouen, cantonné des régiments dans les centres ferroviaires ; car on sait que ventre affamé n'a pas d'oreilles. Ainsi prémuni contre une révolte des meurt-de-faim, on se sent plus à l'aise pour jouir de la vie, et les fêtes de la Cour n'ont jamais été aussi brillantes. « Hier soir, bal masqué chez l'Impératrice. Leurs Majestés étaient en dominos noirs, Madame Rimsky-Korsakoff en paysanne russe, Mademoiselle de Heeckeren en buisson de roses, la princesse Dolgorouki en Nuit orageuse, et la princesse de Metternich en brodeuse d'Appenzell. » Il y a également du chômage dans l'industrie autrichienne. Alors profitons-en pour nous amuser ! Un carrousel grandiose est organisé à Vienne, au profit des sans-travail. Et le journaliste qui n'a trouvé que trois lignes pour dire à ses lecteurs la détresse des ouvriers en aligne vingt-cinq pour décrire les uniformes des archiducs.

Mais revenons à notre petite patrie. Que fait-elle ? Si l'on en croit Victor Hugo :

« La Suisse trait sa vache et vit paisiblement. »

C'est ce que le grand poète écrivait à cette époque. On voit bien que Victor Hugo ne lisait pas les journaux vaudois. Feuilletons-les pour lui.

2 janvier 1863, Vevey. Bagarre furieuse entre deux bandes de jeunes gens. (Etaient-ce des « blousons noirs » ?) L'un de ces garçons, âgé de 15 ans, est tué d'un coup de couteau dans le ventre.

30 janvier, Cully. Rixe à coups de poings, de bâtons et de couteaux, à la sortie d'un café. Un mort.

12 février. Batterie à Ropraz. Le meunier d'Ussières est assommé et laissé mort sur le carreau.

30 mars, Corseaux. Rixe dans un café. Un homme a la nuque brisée et meurt.

Eté. Rien à signaler ! Les gens sont occupés par les travaux des champs.

Octobre. Les rixes meurtrières recommencent. Un mort dans un café de Bavois.

Cinq morts au cours de rixes dans une seule année, ne trouvez-vous pas que c'est beaucoup, pour un modeste canton de 200 000 âmes ? On comprend que la « Gazette de Lausanne » écrive, après l'affaire de Bavois : « Les victimes du vin et de la violence se multiplient autour de nous d'une manière effrayante. Jamais, peut-être, notre canton n'a été souillé par tant de crimes de ce genre qu'aujourd'hui. »

Car ces querelles homicides étaient dues d'ordinaire à l'alcoolisme, fléau qui avait à l'époque une ampleur

dont nous pouvons à peine nous faire une idée aujourd'hui, et qui était la terreur des épouses et des mères. Bacchus dévoyait d'ailleurs même les femmes, si l'on en croit le « Journal des Tribunaux » qui dénombrait 48 ivrognesses rien que dans le district d'Echallens.

Il faut bien convenir que les Vaudois de 1863 n'étaient pas tous d'une éducation raffinée. Les journaux du temps sont remplis de plaintes étonnantes. On réclame aux compagnies ferroviaires des compartiments réservés au beau sexe, car « il arrive trop souvent que des individus voyageant en chemin de fer se permettent d'insulter les femmes en leur adressant des propos grossiers. » A la gare de Publoz, un convoi arrive en retard : des voyageurs furieux jettent une bouteille à la tête du chef de train et le blessent grièvement. « Pour certaines rues de Lausanne, écrit la « Gazette », c'est un véritable fléau que la sortie des écoles primaires des deux sexes », tant les écoliers abreuvent les passants de moqueries. Les petits Veveysans ne valent pas mieux. « Un fait des plus affligeants vient de se passer à Vevey. Mercredi, les élèves du Collège de Saint-Maurice, accompagnés de deux de leurs professeurs en soutane, ont été hués et grossièrement insultés par les écoliers de la ville. Quel vice est révélé par là dans l'éducation de notre jeunesse. Quel devoir pour les parents et les instituteurs ! »

Les jeunes paysans avaient un divertissement dominical bien particulier. Le jour du Seigneur, entre la traite du matin et celle du soir, ils se trouvaient désœuvrés. Ni radio, ni cinéma, ni sports, sauf les jeux de quilles ; mais on ne peut pas toujours jouer aux quilles. Pour la plupart, aucun moyen de locomotion. Comment tuer le temps ? On s'en allait volontiers, en bande, chercher noise aux gars du village voisin... Echange de quolibets, d'injures, volées de cailloux, et finalement le corps-à-corps. Mon père se souvenait de ces expéditions belliqueuses, et même il avait pris part à deux ou trois d'entre elles. Cela finissait parfois fort mal. En janvier de cet an de grâce 1863 dont je vous entretiens plus particulièrement, une bagarre entre les jeunes gens de Belmont-sur-Yverdon et ceux d'Essertines fait plusieurs blessés ; trois d'entre eux sont transportés à l'infirmerie du district ; et l'un d'entre eux en ressort estropié pour le reste de ses jours. Quelques années auparavant, une bataille rangée entre les garçons de Denezy et ceux de Boulens avait fait un mort.

Mais comment les jeunes gens de cette époque pourraient-ils être doux et humbles de cœur, quand ils voient partout autour d'eux la discorde, la colère, la haine et la violence ? En 1863, les sept cantons du Sonderbund sont en procès les uns contre les autres, devant le Tribunal fédéral, pour le partage de leurs communs frais de guerre ; et cela seize ans après avoir déposé les armes ! Argovie attaque devant les Chambres le canton de Lucerne, qui interdit ses marchés aux Juifs argoviens. Dans le canton de Berne, les choses vont au plus mal entre les deux groupes linguistiques ; au début d'août, à Glovelier, une assemblée de séparatistes surexcités élit un comité qui devra travailler à l'émancipation du Jura. Et la « Gazette de Lausanne » a ce commentaire savoureux : « On n'a pas fini d'entendre parler de cette affaire. »

Au-delà de nos frontières, c'est pire. La Grèce sombre dans l'anarchie. En Italie, le brigandage règne du nord au sud ; à Turin, on compte 21 crimes en une seule semaine ; l'armée est mobilisée contre les bandits ; et les journaux ouvrent des souscriptions en faveur des orphelins et des veuves des victimes. Le Montenegro vient de subir, une fois de plus, l'assaut d'une armée turque ; de part et d'autres, on a fusillé tous les prisonniers, sans préjudice des atrocités coutumières, qui vont du nez coupé, vieille tradition monténégrine, à l'empalement, spécialité ottomane. La Pologne est soulevée contre l'oppresseur russe ; les armées du Tzar ravagent le pays en tous sens ; l'Europe s'émeut, et l'on se demande si l'insurrection polonaise ne va pas entraîner une guerre générale. Une escadre anglaise bombarde sauvagement la ville japonaise de Kagoshima et la livre aux flammes. Les Etats-Unis en sont à la troisième année de l'inexpiable Guerre de Sécession. Quant à la France, elle mène trois guerres à la fois : en Cochinchine, contre des insurgés qu'on n'appelle pas encore des Vietcongs ; en Algérie, où le général Pélissier vient de noyer dans le sang la révolte des Kabyles, mais ne parvient pas à mâter les tribus rebelles du Sud-Oranais ; au Mexique, où les guerilleros font la vie dure aux soldats du général Bazaine. Et voici que de lourds nuages s'amassent aux confins de la Prusse et du Danemark ; la guerre est près d'éclater entre les deux Etats — elle sera pour l'année suivante. Un journal genevois termine son éditorial du 31 décembre par ces mots : « Il est bien difficlie à qui veut ouvrir les yeux de ne pas être inquiet en songeant à l'année qui vient... »

Et voilà. C'est 1863. Ce n'est pas même une année historique, et vous chercheriez en vain ce millésime dans votre manuel d'histoire. Non, c'est une année comme les autres. Une année où l'homme est un loup pour l'homme, comme il l'a toujours été. Une année du bon vieux temps...

Ah ! pourtant, une petite lueur d'espoir, un grand acte d'amour : les débuts de la Croix-Rouge. Mais la charité fait moins de bruit que le canon, et l'événement passe presque inaperçu ; en tout cas, les journaux n'en parlent pas beaucoup. Et puis encore ceci : depuis le 1er janvier 1863, les nègres américains ne sont officiellement plus des esclaves (signé Abraham Lincoln). Ce qui prouve quand même que des injustices vieilles comme l'humanité peuvent ne pas être éternelles.

* * *

Chers élèves, j'ai abusé de votre attention polie et obligée en vous infligeant une leçon d'histoire un jour de promotions. C'est que je suis venu ici avec l'intention de vous mettre en garde contre un mythe — un mythe malfaisant.

Le « bon vieux temps » est un mythe, un mensonge puéril. Il se dément lui-même par le seul fait qu'il est de toutes les époques, qu'il renaît avec chaque génération. « Bon fut le siècle au temps de nos ancêtres », ce vers médiéval que je vous citais tout à l'heure est le refrain de tous les siècles. Mais alors, je vous le demande, quel fut le « bon siècle » ? Je suis bien sûr que Caïn, dans ses vieux jours, lorsqu'il voyait deux de ses arrière-petits-enfants se bourrer de coup de pied ou de poing, devait lever vers le ciel ses bras tremblants en s'écriant : « Quelle époque ! Les jeunes gens d'aujourd'hui sont des sauvages !... » Comme je suis tout aussi sûr que notre siècle sera le «bon vieux temps» du siècle prochain ; les esprits chagrins de l'an 2063 se lamenteront sur l'immortalité de leurs contemporains en nous attribuant — à vous qui m'écoutez, à moi qui vous parle — toutes les vertus, y compris celles que nous n'avons pas.

Et puis ce mythe est malfaisant. Il incline au pessimisme, à l'aigreur, aux vaines récriminations. Bien des gens sauraient mieux jouir de la vie que notre temps

leur offre, s'ils savaient à quel point elle est privilégiée en regard de celle de leurs ancêtres. Ils acceptèrent avec plus de sérénité, plus de souriante bonne humeur, les travers de leurs contemporains, les désagréments de leur existence professionnelle, les imperfections de la vie politique et sociale. Ils seraient moins irrités contre le présent s'ils savaient mieux ce qu'était le passé.

Mais surtout l'illusion du bon vieux temps mine l'idée même de progrès. Car si les améliorations d'ordre matériel ou social qui se sont produites depuis un siècle n'ont rendu l'homme ni meilleur ni plus heureux — pis encore, si elles l'ont privé d'une part de son bonheur ou de sa moralité, — à quoi bon continuer dans la voie où nous nous sommes engagés ? Pourquoi changer quelque chose à quoi que ce soit, si finalement l'homme ne s'en trouve pas mieux — si finalement même il s'en trouve plus mal ?

Or je crois de toute mon âme que le progrès n'est pas un vain mot. Peut-être l'homme n'est-il pas un être facilement perfectible, mais au moins la condition humaine peut-elle changer. Et je suis persuadé que la civilisation moderne a fait la vie plus facile, plus agréable, sans rendre les hommes plus mauvais. Le travail moins long et moins épuisant, la maladie partiellement maîtrisée, la souffrance physique atténuée, la sécurité matérielle garantie, le loisir plus général et plus varié n'ont pas corrompu les âmes. Les hommes d'aujourd'hui ne sont pas plus égoïstes, pas plus matérialistes, pas plus malhonnêtes que leurs ancêtres. En somme : davantage de bonheur matériel et pas plus de misère morale ; bilan incontestablement positif.

Si je vous parle avec cette conviction, ce n'est pas seulement pour avoir feuilleté des papiers jaunis : les livres et les journaux sont après tout des miroirs déformants. C'est surtout parce qu'au début de ma carrière j'ai vécu trois ans en plein « autrefois », en plein moyen âge : en Ethiopie. Et j'ai pu y voir chaque jour ce qu'un niveau matériel et social médiocre signifie de malades laissés sans soins ; de miséreux laissés sans pain ; d'orphelins innombrables souvent abandonnés de tous ; de pauvres férocement exploités par les puissants ; et parfois d'innocents envoyés au supplice par une justice aveugle et superstitieuse. Et je n'ai pas vu que ces misères rendissent les cœurs plus purs et les esprits plus satisfaits — bien au contraire. Le mythe du bon sauvage n'est que la forme rousseauiste du mythe du bon vieux temps.

Je n'ai pas la naïveté de croire que notre civilisation n'a produit que des bienfaits. Elle a même, avec la bombe atomique, suscité la plus effroyable menace qui ait jamais pesé sur la vie. Mais je pense que si les hommes font preuve d'un peu de sagesse (et la sagesse consisterait peut-être à donner un gouvernement à la Terre plutôt que d'aller explorer la lune), s'ils savent écarter la menace nucléaire, ils disposeront de tous les moyens nécessaires pour construire un monde plus heureux. Comme je crois le présent meilleur que le passé, je crois que l'avenir sera meilleur que le présent.

Et cet avenir, cher élèves, ils est, pour une petite part, dans vos mains. Il sera un peu ce que vous le ferez.

Henri Rebeaud.

Un grand éducateur: « Doktor Korczak »

Qui était-il ??

Médecin, éducateur, travailleur social, écrivain, pédagogue. Théoricien et praticien de l'éducation surtout.

Bien plus encore : cet homme hors série personnifiait une bonté surhumaine. Né en 1878 ou 1879 à Varsovie, Henryk Goldschmid — Janusz Korczak — juif et Polonais, consacra sa vie aux enfants orphelins, abandonnés et malheureux.

Pendant l'occupation, quand les Allemands avaient enfermé les juifs dans des quartiers appelés « ghettos », où ils étaient dépourvus de tout, le Dr Korczak s'est trouvé avec ses 200 enfants dans le ghetto de Varsovie. Il refusa de se sauver seul, comme on le lui proposait en sa qualité de médecin, et vécut dans l'orphelinat avec ses enfants jusqu'au dernier moment.

Vingt ans ont passé depuis.

Cette année, toute la Pologne commémore ce funèbre anniversaire et avec elle tous ceux qui s'occupent de l'enfance dans le monde entier. Pour eux, le Dr Korczak a écrit ses livres. Il a voulu leur dire : « Comment il faut aimer l'enfant », comment l'éduquer, le connaître...

« L'enfant c'est l'immensité,

» L'enfant c'est l'infinité,

» L'enfant c'est l'atome, un grain de poussière dans l'espace.

» L'enfant c'est un moment dans le temps...»

Mais l'enfant c'était tout pour lui, poète, philosophe.

« Le poète est un homme qui sait être gai et bien triste, qui se met en colère très facilement et qui aime ardemment... Et tels sont les enfants.

» Le philosophe est un homme qui réfléchit beaucoup, qui veut tout savoir, tout connaître, toute la vérité... Et de nouveau, tels sont les enfants. »

Il a beaucoup écrit pour les enfants.

Pour les « Joski, Moski i Srule » (ce sont des prénoms juifs), ainsi que pour les « Jozki, Jaski i Franki » (les prénoms polonais).

Mais il a écrit aussi pour leurs parents, pour leurs éducateurs. Il leur déclare : « Je voudrais vous dire qu'aucun livre, aucun médecin, ne peut remplacer votre propre pensée, votre pensée libre et active... et votre propre observation attentive... Il y a des pensées qui naissent dans la douleur... Ce sont elles qui décident si toi, la mère, donne le sein ou le biberon à ton bébé, si tu l'éduques comme la mère ou comme une femelle... Toutes les pensées qui sont dans les livres sont bonnes, mais pour les autres enfants, pas pour le tien... Il n'y a pas de dogmes en éducation. Il n'y a que des problèmes pour lesquels il faut trouver toujours des solutions... Même pendant la nuit... Ne renonce pas aux nuits blanches, ô mère, elles te donneront plus que les livres. »

* * *

A la demande de ses amis, il écrivit son « testament ». On y lit entre autres :

« J'ai 64 ans. L'an passé, j'ai subi en prison un examen de santé... Je suis sain. J'ai un appétit de loup et un sommeil de plomb... Je me lève deux fois la nuit pour vider les dix seaux... (il dormait avec les enfants dans un dortoir sans W. C. — et il disait volontiers : « Vous ne serez jamais un bon éducateur si vous n'avez

» pas essuyé des petits nez avec votre mouchoir, ni » vidé un pot de chambre »)...

« Mes facultés intellectuelles sont encore supportables et je ne demande pas mieux que de rester toujours éducateur... d'avoir un coin dans la maison d'enfants et deux repas frugaux (Eintopfmahlzeit)... Je n'ai pas d'autre condition à poser que de rester à mon poste d'éducateur à l'orphelinat. »

Il exprimait plaisamment ses méthodes pédagogiques en disant par exemple :

A un garçon : « Tu veux battre un camarade ? D'accord, mais fais-le sans qu'il souffre. »

A l'autre : « Si tu veux crier comme un coq, lève-toi à l'aube et tais-toi pendant le jour. »

A une fille : « Tu veux te mettre en colère ? Je te le permets une fois par jour. Choisis l'heure. »

Voilà qui était le Dr Korczak et son système pédagogique.

* * *

Comme les Allemands avaient décidé de supprimer tous les juifs, l'orphelinat était aussi condamné.

Le 5 août 1942, Korczak rassembla ses enfants pour la dernière fois. Ils ne savaient rien et ils croyaient qu'ils allaient être emmenés dans un camp de vacances à la campagne. Il leur a dit : « Là, vous serez plus près de la lumière, plus près de Dieu. » Et il les fit chanter.

Et c'est en chantant encore qu'ils allèrent au camp de destruction («Vernichtungsanstalt »), au camp de la mort. Ils entrèrent avec le docteur en tête dans la chambre à gaz.

* * *

La terreur, la violence et la cruauté inhumaines avaient transformé cet homme en un numéro pourvu d'un brassard « infamant » : Jude. Elles ont détruit son corps avec tous les petits corps qu'il avait tant aimés et auxquels il est resté lié pour toujours dans les cendres du crématoire.

Mais elles n'ont pas pu tuer l'être humain, avec son esprit, sa volonté, son courage...

Ce grand martyr a gardé dans les ténèbres de l'enfer sa force d'âme pour la transmettre à ses enfants afin qu'ils se préparent à mourir dignement en chantant, pour les « lendemains qui chantent ».

Henryka Veillard-Cybulska. (« Le Messager Social ».)

L'UNICEF dresse le bilan des besoins essentiels de l'enfance

Ces besoins ressortissent à cinq ordres de préoccupation douloureusement mis en évidence par l'enquête réalisée l'an dernier par l'UNICEF (Fonds des Nations Unies pour l'Enfance).

Nous extrayons d'une publication parue à ce sujet les constatations ci-dessous, assez éloquentes en elles-mêmes pour se passer de commentaires.

Santé

L'espérance de vie à la naissance est de moins de 35 ans pour la population rurale de la Guinée et de 35 à 44 ans pour la population urbaine de ce pays. Elle est de 45 à 49 ans pour la population urbaine du Guatemala, de 50 à 54 ans au Brésil, de 55 à 59 ans au Chili, de 60 à 64 ans en Grèce, de 65 à 69 ans en Italie, de 70 à 75 ans en France, Pays-Bas, Royaume-Uni, Suisse et Scandinavie. Autrement dit, un habitant de l'Europe occidentale peut espérer vivre deux fois plus longtemps qu'un paysan africain. Ces chiffres traduisent l'importance de la mortalité infantile dans les jeunes couches de la population.

L'enquête de l'OMS a de nouveau fait apparaître que les maladies éruptives, les maladies intestinales et respiratoires et la malnutrition se classent en tête des causes de mortalité infantile dans le monde. On estime que le paludisme affecte chaque année 80 millions d'enfants, la tuberculose 2 millions (décès), le trachôme et les conjonctivites 160 millions, la lèpre 4,8 millions, les bilharzioses 60 millions.

Le manque de moyens sanitaires en général, le mauvais état de santé des populations, la malnutrition et la sous-alimentation sont le lot constant de ces pays, avec pour résultat un taux de mortalité infantile qui va jusqu'à dix fois celui des pays à niveau de vie élevé.

Enseignement

43 à 45 % des habitants du globe âgés de plus de 15 ans ne savent pas lire ni écrire. Dans 15 nations d'Asie, 87 millions d'enfants manquent des plus élémentaires facilités d'instruction. Par le simple jeu de l'accroissement de la population, ce chiffre pourrait atteindre 220 millions d'ici vingt ans. Dans certains pays d'Afrique noire, 95 % des enfants des populations rurales sont illettrés. Dans la majorité des pays sous-développés, qui représentent les 2/3 de la population du globe, moins de 60 % des enfants vont à l'école.

Alimentation et nutrition

L'habitant de l'Inde dispose en moyenne de 1800 calories par jour, celui des Philippines de 1890, celui du Pakistan de 1950. Mais l'habitant de l'Australie dispose de 3210 calories, celui du Danemark de 3340 et celui du Royaume Uni de 3290. Autrement dit, deux Indiens retrouveraient presque leur consommation calorique quotidienne dans la ration d'un seul Danois.

On considère que le principal obstacle à l'amélioration de la situation alimentaire mondiale réside dans le très bas niveau de vie des couches rurales des pays sous-développés. Dans tous les pays où le revenu moyen annuel par habitant est inférieur à 1000 NF, la population rurale compte pour plus de 50 %. Les

habitudes, les superstitions, les croyances et les interdits jouent un grand rôle dans la sous-alimentation et la malnutrition. Ainsi, il est des pays où les insuffisances protidiques sont particulièrement graves alors que, à cause des traditions, le lait et les œufs n'y sont jamais consommés.

Il serait important de souligner d'ailleurs que la faim dans le monde ne tient pas seulement à l'insuffisance quantitative, mais également à l'insuffisante variété de la nourriture, ce qui se traduit par une carence en éléments indispensables à l'équilibre physiologique (protéines, vitamines, etc.). De cette situation, les enfants sont évidemment les premiers à souffrir étant donné l'importance que prend la nourriture à leur âge.

Protection sociale

Dans certains pays d'Amérique latine, l'une des conséquences de la précarité des conditions de vie des populations est que plus de 50 % des enfants sont illégitimes. Ce pourcentage s'élevant jusqu'à 65 à 90 % dans certaines régions. Bien souvent, il n'existe encore aucun état civil. Les enfants illégitimes n'étant pas déclarés, ne bénéficient d'aucun programme national de santé, d'instruction, de protection sociale.

De plus, comme l'a montré le Bureau des affaires sociales, l'attraction des populations rurales vers les villes, liée en partie à la croissance rapide des centres industriels, a provoqué une rupture des structures sociales des familles émigrant des zones rurales vers les zones urbaines par l'affaiblissement des cadres de vie traditionnels et la dislocation de la cellule familiale. Dans les zones urbaines, les familles pauvres vivent dans des taudis, et connaissent très souvent des conditions sordides favorisant les tares sociales.

Travail

L'enfance finit tôt pour les gens pauvres. Dans les pays sous-développés, le problème du travail fait partie des besoins de l'enfance. Dans bien des pays encore, des enfants de 14 ans au moins travaillent bien plus de 8 heures par jour, sans repos hebdomadaire, sans considération pour leur état de santé et, bien entendu, sans qu'un salaire correspondant au travail fourni vienne récompenser leurs efforts. Moins de la moitié des enfants du monde en âge d'apprentissage sont placés dans des conditions telles qu'ils puissent acquérir les notions indispensables à leur futur métier.

L'enquête du Bureau international du travail a souligné que dans les campagnes cette situation est encore plus grave. Enfin, elle est plus grave encore lorsqu'il

s'agit des jeunes filles. Les maux dont souffrent les enfants placés devant la nécessité de travailler sont surtout : l'exploitation, le manque de formation professionnelle et la mauvaise orientation. Il convient d'y ajouter les maux découlant du manque de protection de la future mère qui travaille.

Conclusions

C'est la première fois qu'un recensement des souffrances de l'enfance est entrepris dans le monde. Cette étude a fait apparaître une somme de détresses et de besoins immense, dans tous les domaines, au moment où les « droits de l'enfant » ont été reconnus de façon solennelle par l'Assemblée générale des Nations Unies.

L'UNICEF se propose maintenant d'entrer beaucoup plus avant dans les détails, et a l'intention d'aider tous les pays qui en ont besoin à procéder eux-mêmes à des enquêtes beaucoup plus poussées sur leurs besoins et sur l'ordre des priorités qu'ils affectent à chaque besoin. Ces budgets d'assistance viennent d'être soumis au Conseil d'administration de l'UNICEF qui s'est récemment réuni à New York. Une première allocation de 100 000 dollars (500 000 NF) a été votée à cette intention.

Cette enquête a par ailleurs permis à l'UNICEF de faire une sorte de retour sur elle-même et de prendre conscience de sa transformation et de l'évolution de son rôle. Héritière d'une partie des objectifs de l'UNRRA [1] qui s'attacha au lendemain de la guerre à panser les plaies les plus urgentes en déversant sur l'Europe en ruines des millions de tonnes de marchandises de toutes sortes, l'UNICEF exerce depuis 15 ans une action spécialisée en faveur de l'enfance en aidant les gouvernements dans des programmes à longue durée dans les domaines de la santé, de la nutrition et de la protection sociale de la mère et de l'enfant.

Ainsi, et conformément au mandat qui lui a été confié en 1953 par l'Assemblée générale des Nations Unies, l'UNICEF assume de plus en plus la responsabilité de concevoir et d'élaborer des programmes d'assistance qui sont réalisés en collaboration avec les grandes agences spécialisées dans la santé et la nutrition.

[1] Administration de Secours et de réadaptation des Nations Unies.

La faim en Suisse

La littérature de la faim est maigre et clairsemée en ce qui concerne la Suisse. Au cours des temps historiques, notre pays n'a pas connu de famines graves, à l'exception de celle de 1816-17 dont certaines péripéties restèrent empreintes dans la mémoire populaire jusqu'à la fin du siècle.

L'effondrement de l'empire napoléonien coïncida avec plusieurs années de mauvais temps. En 1816, la

neige tomba chaque mois; les lacs de Neuchâtel, de Morat et de Bienne ne formaient qu'une seule nappe d'eau au cours de l'été. En Suisse française, les blés étaient en septembre aussi verts qu'en juillet. Le gel fut précoce. On fit des moissons et des récoltes misérables. Le blé, les pommes de terre, les fruits, le raisin, les légumes, tout fut compromis. En Suisse française, le prix du pain fut triplé, décuplé en Suisse orientale. Il en fut de même pour toutes les autres denrées alimentaires. Les cantons industriels de la Suisse orientale furent les plus durement frappés, car les salaires tombèrent brutalement et de nombreuses ressources furent entièrement taries. On ne méprisait ni ne moquait plus la condition paysanne ; tisserands et brodeurs auraient bien voulu retrouver le chemin de la ferme où « ceux-là ont au moins de quoi se nourrir ». En 1817, un fileur à la main gagnait en s'acharnant au travail une semaine entière tout juste de quoi acquitter le prix d'une livre de pain. La misère prit des proportions croissantes. Nous avons là des renseignements précis.

Un Zurichois écrivait qu'il ne reconnaissait plus ses camarades d'école, tant la faim avait altéré leurs traits. Les enfants avaient perdu tout entrain, on n'entendait nulle part rire ni chanter. « Les enfants restaient assis ça et là, immobiles et muets comme des vieillards, recherchant le soleil et regardant vaguement devant eux avec des yeux éteints, tristes. »

D'un autre chroniqueur : « Je ne peux plus supporter de voir les miens lutter contre la mort alors que mes forces restent inemployées ; je vais partir et les quitter ; je m'engage ; ma solde de mercenaire prolongera au moins de quelques jours la vie de la femme et des petits. » Le service étranger et l'émigration étaient des planches de salut. On ne donnait du pain qu'aux malades et, si l'on voyait quelqu'un emporter une tranche de pain, on lui demandait : — Qui est malade chez toi ?

Les femmes cachaient sous leur tablier le pain qu'elles pouvaient trouver. A Therwil, le pain était un moyen de payement et l'on troquait un morceau de terre contre un morceau de pain. A Lausen, on attendit que le seigle fût coupé pour pouvoir célébrer un mariage. Aux enfants qui réclamaient à manger en pleurant, les parents répondaient : — Taisez-vous, soyez sages, ne faites pas de bruit, le pain dort.

Le 6 juin 1817, lorsqu'on fit connaître le prix des céréales dans l'église de Wetzikon, le chantre entonna : « Voici que je meurs... » et toute la communauté l'accompagna en pleurant. Dans le canton de Glaris, un pasteur qui distribuait de l'argent, écrivit par la suite : « Les pauvres gens achetaient des pommes de terre et les mangeaient séance tenante, ils mourraient la bouche pleine comme moururent dans le désert les Israélites affamés de viande. »

Dans la campagne de Bâle, on trempait dans le purin les plantons de pommes de terre afin d'éviter que les affamés pussent les déterrer et les dévorer. Un autre témoignage concerne le Serntal : « Il est horrible de voir ce que peuvent manger tous ces gens aux côtes saillantes. Ils se jettent sur les mets les plus atroces, les plus dégoûtants, des restes de charognes, des abats immonde, des orties. » On nommait « faim de chien » l'œdème de la faim. Les décès causés par la dénutrition étaient fort nombreux, on les comptait par milliers. Dans le canton de St-Gall, 8067 décès furent enregistrés en 1817, contre 3905 naissances. En Appenzell, 4514 personnes moururent, soit 1/16 de la population. On faisait pitance de tout : dents-de-lion, sauge, mauve, oseille sauvage, ortie, alchemille, écorce de bouleau, foin hâché, trèfle, épluchures de carottes. Les hommes refusaient la soupe aux cochons et la mangeaient. On fit des flans d'argile et d'eau. « On voyait partout des gens qui remuaient le crottin ou inspectaient les fossés pour dénicher les moindres parcelles de nourriture, qui passaient en revue les ordures de pommes de terre, les carottes pourries, qui ramenaient à la maison des os complètement dégarnis. Ces os étaient cuits encore deux ou trois fois, jusqu'à ce qu'on pût à grand'peine les mâcher ou les écraser et les avaler. »

Ces repas déclenchaient naturellement de nouvelles maladies. L'instituteur d'un village battait les bois et les fourrés avec ses élèves pour recueillir de quoi manger. Ailleurs, on mêla de la sciure à la farine. On vendit à Bâle, au demeurant sans grand succès, de la farine d'os dont on recommandait de faire de la soupe. La misère fit proliférer le vol. On ne regardait plus à rien, ni au gendarme, ni au permis de mendicité, ni au garde-champêtre, ni à la sévérité des peines. Les prisons étaient trop petites pour contenir tous les délinquants.

Certains gouvernements prirent des mesures extrêmements sévères et interdirent l'exportation des aliments sous toutes leurs formes. Des sentinelles veillaient à l'observation rigoureuse des arrêtés. En plusieurs cantons, on interdit de danser et de se réjouir en public. Des prières publiques furent décrétées officiellement à Lucerne et à Fribourg, des processions organisées. On considérait la misère générale comme un avertissement du ciel et comme une punition : « Reconnaissez l'existence et la toute-puissance de Dieu ! »

On achetait du blé partout où l'on en trouvait. Le tsar de Russie fit cadeau de 100 000 roubles à Glaris pour l'achat de froment qui fut envoyé par le port d'Odessa. Le 21 août 1817, le port de Rorschach vit arriver le premier bateau de céréales venant de Souabe. On l'avait richement décoré de fleurs, de rubans, de couronnes et de guirlandes vertes (aux couleurs de l'espoir).

Des sociétés d'entraide furent fondées dans tous les cantons. Elles s'efforçaient de parer aux besoins les plus cruels. On distribuait des soupes publiques (28000 portions par jour dans le canton de Berne). Zurich utilisa un crédit de Fr. 700 000.— à l'achat de blé. Une souscription produisit Fr. 391 000.— en quelques jours à Bâle. Ces initiatives permirent d'innombrables sauvetages d'urgence. Quelques années plus tard, quand l'économie se trouva assainie, on crut avoir vécu en enfer. On parlait partout des années horribles qu'on avait traversées.

Quelques traces de superstition transparaissaient. A Rickenbach et à Bienne, on eut ce qu'on appelait des « fontaines de la faim ». On prétendait qu'elles avaient coulé avec une abondance inusitée avant les périodes de famine et comme pour les annoncer. Dans le canton de Berne, on disait : « Quand les oiseaux nichent en été et viennent quêter, c'est que la famine n'est pas loin. » On interprète de la même façon dans toute l'Europe centrale l'apparition des « champignons de la faim ». Ils sont en forme de gobelets et le peuple nomme leurs graines des « petits pains ». Si les graines sont peu nombreuses, c'est qu'on aura faim et que le prix des denrées montera, car on dit ou l'on disait qu'il y avait autant d'écus que de graines. Famélique, la Suisse de 1816-17 fut aidée par les pays étrangers. La Suisse prospère de 1963 sait que des populations étrangères ont faim actuellement. A vous, lecteurs et lectrices, de conclure !

La faim dans le monde, fév. 1963.

Henri Dunant

« **Dunant** (Jean Henri, 1828-1910) né à Genève, philanthrope suisse ; il fut un des fondateurs de la Croix-Rouge. » V. ce mot.

Et on y voit 10 lignes sur la Croix-Rouge. Le grand dictionnaire Quillet fait donc l'aumône de 2 lignes à ce génial bienfaiteur de l'humanité tout entière. Ce qui ne l'empêche pas d'en consacrer 230 au « vieil Arouet », pour ne pas l'appeler par son pseudonyme-anagramme.

2 lignes pour ce génie qui a voulu et su réaliser une œuvre universelle sous le signe de la Croix.

230 lignes pour cet empoisonneur d'âmes qui, selon Quillet précisément, « rejette l'intervention de la Providence dans le développement de l'histoire ».

2 lignes pour celui dont la bonté fut « douce, active, patiente et victorieuse ».

230 lignes pour celui qui a professé et prôné sa trop célèbre maxime : « Mentez, mentez toujours... il en restera quelque chose ».

Dunant aurait-il le tort de n'être que citoyen suisse ? Las ! l'esprit de clocher sévit partout, et les académiciens n'en sont pas toujours exempts. Et si le dictionnaire est un instrument de travail éminemment utile, méfions-nous en lorsqu'il jauge les hommes ; car enfin, il est... œuvre d'hommes.

* * *

Enfance. — Henri Dunant naquit à Genève en 1828. Sa jeune mère, femme sensible et cultivée, lui conte les fables de La Fontaine et les récits bibliques. Il lui devra son cœur généreux et son profond sens religieux. Le jeune Henri accompagne sa mère dans ses visites des quartiers pauvres. Tant de misère l'émeuvent et le révoltent.

Jeunesse. — A 18 ans, il possède une bonne instruction générale. Il en profite pour visiter les prisonniers, les instruire et les réconforter.

Les affaires. — Après un apprentissage de banquier, Henri s'engage dans une entreprise coloniale de l'Afrique du Nord : la culture du blé. Il rêve de faire fortune afin de pouvoir soulager les misères humaines.

Solférino. — En 1859, Dunant se rend en Italie où les armées de Napoléon III sont aux prises avec celles de l'empereur d'Autriche, François-Joseph. Solférino : 40 000 blessés qui râlent sur le champ de bataille ! Profondément bouleversé, Dunant organise les secours : la Croix-Rouge est née !

Un livre. — Rentré à Genève, encouragé par les enthousiastes « Tutti fratelli » des femmes lombardes, Dunand travaille 10 mois à la publication de ses souvenirs. Son livre, « Un souvenir de Solférino », obtient un énorme succès. Son auteur connaît la célébrité. Le 22 août 1864, sous les auspices du Comité Genevois — Dunant, le général Guillaume-Henri Dufour, les docteurs Maunoir et Appia, le juriste Moynier —, la Croix-Rouge internationale est officiellement fondée. Elle eut d'abord pour but de secourir toutes les victimes de la guerre : blessés, prisonniers, internés, rapatriés, réfugiés, veuves, orphelins ; et cela, **sans distinction de races, de nationalités, de confessions, de partis politiques.** Ce sera sa règle d'or.

La misère. — Mais, les affaires d'Algérie ne marchent pas. « Ses moulins ne tournent pas ; son gérant le vole et peu à peu le spectre de la faillite se précise devant lui... » Pour comble, la maladie assaille le philanthrope surmené. Il est ruiné, déshonoré, condamné par le Tribunal de commerce de Genève. Il n'a plus d'amis, il est trahi, insulté. Obligé de s'exiler à Paris, il y connaît la plus noire misère dans une sordide mansarde. Il passera souvent ses nuits sur un banc de salle d'attente ou... à la belle étoile.

Heiden. — En 1887, il se rend dans la campagne appenzelloise, à Heiden. Grâce à une rente mensuelle de 100 francs que lui verse son frère, il peut vivre dans une modeste pension de famille. Il se remet à travailler, écrit des articles. Le monde commence à savoir que le fondateur de la Croix-Rouge est encore vivant. Une vague de sympathie déferle sur le solitaire de Heiden. Il reçoit, avec émotion, des témoignages de souverains de reines, d'enfants, de généraux ; en 1901, le prix Nobel de la paix. Le 30 octobre 1910, âgé de 82 ans, Henri Dunant, ce grand vieillard à barbe blanche, s'éteint doucement, entouré de la reconnaissance et de la vénération universelles.

* * *

Il semble bien que de telles biographies doivent obligatoirement enrichir nos enfants. Et n'ont-elles pas l'immense avantage de les intéresser, si ce n'est de les passionner. L'excellente brochure OSLJ de Fernand Gigon, sur Henri Dunant, ne passerait-elle pas trop inaperçue ? Pour ce qui me concerne, si je n'ai jamais pu emballer mes grands écoliers devant un problème de mélanges, je crois avoir réussi à les émerveiller en leur contant la vie de Dunant. Elle a le don de les ravir bien plus que les problématiques mixtures de denrées.

« Dieu créa l'homme à son image ». En y regardant bien, partout, partout... même chez ceux que nous avons eu le tort de « classer » définitivement, nous découvrirons avec joie... un éclat. Ce doit bien être quelque peu agaçant, pour ceux qui font profession d'athéisme, de deviner qu'en eux aussi on a pu déceler... une parcelle de son Image.

Ls P.

Partout... une parcelle de son Image

Activité de la Croix-Rouge

Dans « Une lumière sur le monde » — Payot, 1940 — Noëlle Roger, la délicate romancière genevoise, nous dit en première page : « La Croix-Rouge est le dernier Evangile que reconnaissent les hommes qui foulent aux pieds les commandements divins. »

En 1041, l'Eglise promulgua la « Trêve de Dieu », qui défendait aux seigneurs féodaux de se livrer à tout acte de violence ou d'hostilité, du mercredi soir au lundi matin. Il a pu en résulter certainement bien des avantages, mais disons que cette « trêve » a surtout évité bien des maux : elle est négative puisque c'est une interdiction. Sans nier pour autant que ces « défenses » étaient nécessaires à cette époque. Mais, nous pouvons penser que, dans le cœur orageux de ces batailleurs impénitents, elle a dû distiller quelque fiel contre ceux qui la voulaient. Huit siècles après, la Convention de Genève a peut-être sur elle l'avantage d'être vivifiée par un ferment plus positif, une sorte « d'invite au

bien ». Son caractère mondial d'institution de droit ne fait-il pas sa force et son efficacité ? Et Noëlle Roger de dire très justement : « Car il ne s'agit pas de la seule compassion, il s'agit d'un **droit imprescriptible.** »

En toute équité, disons que l'idée Dunant-Dufour avait été déjà merveilleusement concrétisée par Miss Nightingale. On sait que cette dame anglaise, au cœur d'or, pendant la guerre de Crimée (1854-55), s'embarque pour l'Orient, vers Sébastopol qu'assiègent les Anglais, Français et Piémontais. Aidée de 40 infirmières, elle organise immédiatement les secours, en particulier la lutte contre les épidémies qui décimaient les armées : typhus, choléra et scorbut. Et, toutes les nuits, la « dame à la lampe » se penche au chevet des blessés et promène de lit en lit sa lumière voilée.

* * *

1870 : Guerre franco-allemande. En hiver 1871, entrée en Suisse, par Les Verrières, de l'armée de l'Est, du général Charles Bourbaki : 85 000 soldats exténués et malades. Les brassards blancs à croix rouge se multiplient à leur chevet.

1888 : La Croix-Rouge adopte son immortelle devise : « inter arma caritas ».

1912 : 47 Etats adhèrent à la Convention de Genève. La Turquie remplace la croix par le croissant rouge.

1914 : Première Guerre Mondiale. Le 15 août, Gustave Ador, président du Comité international de la Croix-Rouge, installe à Genève un **Bureau central de renseignements et de secours pour les prisonniers de guerre.**

L'Agence des prisonniers de guerre reçut jusqu'à 30 000 lettres en un jour. 200, puis 1200 collaborateurs bénévoles offrent leurs services au Comité international. La tâche était surhumaine. C'est de ce petit édifice aux bureaux improvisés — le « cœur de l'Europe », selon l'écrivain autrichien Stefan Zweig — que partaient si souvent, adressés à une mère ou à une épouse, les trois mots sublimes : « Il est vivant ! »

Le 22 septembre, le Conseil fédéral décide la création, à Berne, d'un **Bureau de rapatriement des internés civils,** chargés de faire transporter dans leur pays d'origine les femmes, enfants, vieillards et infirmes.

En novembre 1914, grâce à l'intervention, auprès des puissances belligérantes, du Président de la Confédération — M. Hoffmann — et du Pape Benoît XV, on décide **l'échange des grands blessés.** Les trains, transportant les héros mutilés, passent par la Suisse et s'arrêtent aux principales stations : Zurich, Lucerne, Berne, Fribourg, Lausanne, Genève ; la population apporte d'immenses gerbes de fleurs, des cigarettes, du chocolat, des fruits, des coussins, aux glorieux blessés ; ce qui fit dire à l'un d'eux : « Je n'ai pas pleuré quand j'ai été blessé, quand j'ai été pris, quand j'ai été opéré, mais, à ce moment-là, j'ai pleuré. »

Le 26 janvier 1916, arrive à Leysin le premier convoi des **prisonniers malades.** C'est de nouveau partout un accueil enthousiaste. Un tommy malade a pu dire : « Aller en Suisse, c'est aller au ciel... »

En 1917, le Comité international de la Croix-Rouge reçoit le prix Nobel de la paix.

La guerre « scientifique » cause un mal irréparable aux petits. — Qu'en serait-ce de la bombe « diabolique » ? — En 1921, l'Autriche constate que « plus de 50 % de ses enfants sont tuberculeux ». Puis, il y a « les épaves, gamins perdus, abandonnés, sans famille et sans toit. Que deviennent-ils ? vagabonds ? voleurs ? criminels ? ». En 1921, les statistiques allemandes dénombrent plus de 90 000 jeunes délinquants. En 1920, fut fondée à Genève l'**Union internationale des secours aux enfants.**

1927 : Dans le cadre de la Croix-Rouge, fondation de l'**Union internationale de secours.** — U.I.S. — qui vient également en aide aux victimes de cataclysmes : inondation, cyclone, tremblement de terre, raz de marée, éruption de volcan, nuée de sauterelles, famine.

1936 : Guerre civile espagnole. Le Comité international refuse les dons que les bienfaiteurs affectent à l'un ou l'autre des partis. Là encore, il observe « la règle d'or de la Croix-Rouge ».

1939 : Le 22 août, le Comité international — formé de 25 citoyens suisses et présidé par M. Max Huber — célèbre le 75e anniversaire de sa fondation. « Quelques jours passent et le tonnerre éclate. Déjà les canons commencent leur sinistre besogne. Irréfutable et sanglante attestation, diabolique hommage à la mémoire d'Henri Dunant. »

« La Croix-Rouge a créé le seul internationalisme que l'on puisse servir sans scrupules et encourager sans réserves : l'internationalisme de la charité. » Tout en n'étant que d'essence humaine, elle n'est pas « antiquelque chose ». Elle aime trop les ouvriers pour être contre l'autre « Internationale » : l'Association internationale des travailleurs, fondée en 1868 — L'esprit universel de Dunant avait fait du chemin... — Du reste, la « Première Internationale » ne brillait-elle pas aussi, d'un certain... éclat de son Image ? Son objectif humanitaire, d'éviter à tout prix la guerre, paraît absolument juste ; mais, il a un vice de forme qui en fait la plus parfaite des utopies : sans Dieu, l'homme restera un loup pour l'homme.

Ls. P.

Une campagne mondiale d'alphabétisation

La XIIe conférence générale de l'Unesco s'est tenue à Paris du 9 novembre au 12 décembre. L'institution compte présentement 110 pays. Elle a approuvé des activités nouvelles rendues nécessaires dans un monde où les besoins en matière d'éducation vont croissants :

Campagne mondiale d'alphabétisation.

Institut international de planification de l'enseignement.

Développement de nouvelles techniques et méthodes d'éducation.

Hydrologie scientifique.

Sciences de l'espace et sciences géophysiques.

Etude sur les tendances de la recherche dans le domaine des sciences sociales et humaines.

Constructions scolaires.

C'est à l'invitation des Nations-Unies que l'Unesco a mis à son ordre du jour le lancement d'une campagne mondiale d'alphabétisation. Qu'elle soit nécessaire, les chiffres que voici en sont la démonstration : la population actuelle du globe est estimée à 2500 millions. 1600 millions, soit 64 % du total, sont des adultes et des adolescents âgés de 15 ans au moins et, sur ce dernier chiffre 700 millions soit 44 % du total sont analphabètes. A ce nombre, il convient d'ajouter la masse des

enfants âgés de moins de 15 ans qui sont illettrés en raison d'une scolarisation insuffisante ou nulle : sur les 198 pays ou territoires du monde, 97 (44 %) ont un taux d'analphabétisme supérieur à 50 % ; 17 d'entre eux comptent de 80 à 85 % d'illettrés ; 6, de 85 à 90 % ; 17, de 90 à 95 % et 20, de 95 à 99 %.

Enfin, les données officielles des recensements établissent que dans certains pays très peuplés, notamment en Asie, le nombre des analphabètes s'est sensiblement accru entre 1950 et 1960.

Le tableau ci-dessous renseigne sur la situation des enfants en âge de scolarité primaire.

	Population d'âge scolaire	Elèves « inscrits »
	(en millions)	
Afrique (35 pays)	29,4	11,2
Etats neutres (15 pays)	13,3	6,5
Asie (15 pays)	130,1	66,2
Amérique latine (20 pays)	33,2	26,1

Ainsi près de 50 % de ces enfants ne reçoivent aucune instruction. D'autre part, les conditions actuelles de l'enseignement dans les pays du Tiers-Monde, tant pour des raisons scolaires (manque de locaux, manque de personnel enseignant, insuffisance de préparation de celui-ci) que pour des raisons sociales (absentéisme scolaire) font que bon nombre de ceux qui apprennent à lire retombent rapidement dans leur ignorance première si bien que l'on estime que ces régions comptent 150 millions de futurs adultes qui seront redevenus analphabètes.

Le problème pédagogique de l'alphabétisation est très connu. Des enquêtes menées en Asie et en Amérique latine ont démontré qu'une scolarité de 4 années (même quand les classes sont suivies régulièrement) est insuffisante à la conservation de l'acquis si les enfants ne disposent pas ensuite d'un matériel de lecture leur permettant de maintenir leur intérêt et leur entraînement.

Or, dans les pays où domine l'économie de subsistance, il est rare que les enfants aillent plus de deux ou trois ans à l'école, les parents les reprenant très tôt comme main-d'œuvre d'appoint.

A la conférence générale de l'Unesco en 1960, nous avions entendu un exposé pathétique du délégué du Brésil démontrant que, malgré tous les efforts entrepris et les sommes considérables engagées, la situation, loin de s'améliorer avait empiré dans son pays.

Ces faits ne peuvent pas nous laisser indifférents. L'équilibre du monde dans les années à venir et la paix internationale dépendent pour une bonne part des résultats de la lutte à entreprendre contre l'ignorance, facteur de misère et danger social certains.

Tous les représentants des pays en voie de développement en sont bien convaincus et c'est pourquoi, tant au sein de la commission d'experts qui prépara le travail avant la conférence générale que dans le groupe de travail qui examina son rapport, puis à la sous-commission de l'éducation appelée à formuler des propositions, les échanges de vue furent nourris, les discussions pas toujours faciles à conduire...

Par exemple, il fut fait grand cas de l'expérience de Cuba, laquelle aux dires de ses zélateurs, a abouti à l'éradication de l'analphabétisme depuis la prise du pouvoir par Fidel Castro.

L'intervention d'un des délégués de la Suisse ne manqua pas de faire impression. Sans se permettre de porter un jugement sur les résultats acquis à Cuba il invita l'assemblée à distinguer entre la technique de l'alphabétisation, domaine dans lequel l'expérience de Cuba peut être étudiée au même titre que celle de l'Iran ou de la Biélorussie, par exemple, et les résultats réels de l'effort entrepris. Or, ces résultats se mesurent à longueur d'années !

L'année 1962 a marqué, sous l'égide des Nations-Unies, le début d'une « décennie pour le développement » : mise en commun des efforts et des expériences des institutions spécialisées : BIT, Unesco, FAO, OMS, pendant les dix années à venir pour lutter avec plus de rigueur encore contre la maladie, la faim, l'ignorance, la misère. Dans ce cadre d'action, la campagne d'alphabétisation projetée visera à apprendre à lire et à écrire à 350 millions d'adultes illettrés âgés de 15 à 50 ans.

Cette campagne va être très soigneusement préparée au cours des deux ans qui viennent par un comité international d'experts et deux conférences régionales prévues en Afrique et dans les pays arabes pour étudier les méthodes et moyens à mettre en œuvre.

Il a été fait allusion à des moyens d'action ultra-modernes entre autres, la projection de programmes télévisés par le recours aux satellites artificiels.

Mais, l'instrument principal de la lutte contre l'analphabétisme est l'enseignement scolaire : de multiples projets sont actuellement à l'étude ou en voie d'exécution. Les Etats intéressés se sont engagés à faire les sacrifices financiers nécessaires en consacrant au développement de l'éducation 4 % au moins de leur produit national brut.

La préparation de cette campagne va occuper experts et autorités au cours des deux années à venir et c'est la Conférence générale de 1964 qui décidera du plan d'action, de son financement comme de sa mise à exécution.

R. D.

En Iran: l'« Armée du savoir » à l'assaut de l'analphabétisme

Les Iraniens ont approuvé récemment par référendum six projets de loi qui leur étaient soumis par le Chah. Ces textes portaient sur un ensemble de mesures politiques et sociales parmi lesquelles l'une des plus importantes, avec la réforme agraire, était la création d'une « Armée du Savoir ». Elle prévoit que des jeunes gens ayant achevé au moins leurs études secondaires seront dispensés du service militaire et envoyés dans les campagnes afin d'enseigner dans des écoles à maître unique.

Dans ce pays de vieille culture, qui a donné au monde d'illustres écrivains, philosophes, mystiques, poètes, l'analphabétisme reste un problème grave : certes, des progrès notables ont été réalisés depuis 1941 quand on évaluait à 5 pour cent seulement le nombre des Iraniens sachant lire et écrire. Mais, aujourd'hui encore, la moitié seulement des enfants en âge d'aller à l'école est effectivement scolarisée.

Face à ce problème, le gouvernement — qui consacre à l'enseignement des ressources considérables : 25 pour

cent du budget national — a élaboré, à la suite de l'adoption à Karachi d'un plan de développement de l'enseignement dans les pays d'Asie, un programme qui doit résoudre en vingt ans le problème de l'instruction primaire.

Selon les prévisions, le nombre d'enfants scolarisés — aujourd'hui 1 760 000 environ — sera en 1973 de 3 766 000 et, en 1983, de 6 540 000. Le plan de scolarisation, conçu par périodes de cinq ans, prévoit que d'ici 1968 tous les villages de plus de 1000 habitants seront dotés d'une école primaire dispensant un enseignement gratuit et obligatoire de six années. D'ici 1973, les villages de plus de 500 habitants et en 1983 les plus petites agglomérations auront leur école.

Toutefois, d'ici 1983, la population de l'Iran aura passé de 22 millions à 32,7 millions d'habitants, et les moyens conventionnels ne sauraient suffire. Des crédits supplémentaires sont nécessaires, et il faudrait, dès à présent, un contingent de 53 000 instituteurs en plus du nombre actuellement disponible. D'où la création de l'Armée du Savoir.

En Iran, le service militaire de 18 mois est théoriquement obligatoire. Mais, dorénavant, tous les jeunes diplômés des écoles secondaires (à l'exception de ceux peu nombreux qui sont appelés à servir comme militaires d'active) pourront être affectés à l'Armée du Savoir. Au cours des quatre premiers mois de leur service, en plus de leur instruction militaire, ils s'initieront dans les casernes à la pratique de l'enseignement. Ils porteront l'uniforme et recevront une solde de sergent. On espère pouvoir former ainsi tous les ans environ 10 000 jeunes instituteurs-stagiaires.

Ce programme de formation ainsi que les modalités d'inspection technique de ce corps ont été élaborés en collaboration avec M. James Dunnill, éducateur anglais envoyé en mission par l'Unesco. M. Dunnill a formé aussi un grand nombre de professeurs chargés de cours dans les camps militaires.

A l'heure actuelle, les 2 500 premières recrues de cette armée pacifique reçoivent une formation pédagogique accélérée dans les casernes : 950 à Chiraz, le restant à Ispahan et dans trois camps des environs de Téhéran. Après ce stage, ils seront envoyés dans les régions les plus pauvres en écoles où ils ouvriront des classes à maître unique, destinées à recevoir des filles aussi bien que des garçons. Les programmes de ces classes seront adaptés à chaque région afin de permettre aux jeunes paysans de s'instruire sans que la vie économique de la communauté s'en trouve perturbée. Dans les villages où il n'existe pas d'école, on compte que les habitants aideront à la construction des bâtiments nécessaires ou mettront des locaux à la disposition de l'instituteur.

Les autorités iraniennes espèrent qu'à l'issue de leur service de 18 mois, un grand nombre de jeunes recrues de l'Armée du Savoir décideront de faire carrière dans l'enseignement. Dans ce cas, ils devront suivre pendant un an les cours d'une école normale régulière. Grâce à cette solide formation pédagogique et à l'expérience pratique qu'ils auront acquise dans les écoles de village, ces jeunes maîtres seront en mesure d'apporter une contribution capitale à la grande croisade éducative et culturelle entreprise par leur pays. *Robert Martin*

(Informations Unesco).

AVMC — Courses d'orientation scolaires — Automne 1963 — Arrondissement de Lausanne et environs

C'est en 1956 que le GVCO (Groupement vaudois de course d'orientation), présidé avec dynamisme par M. Gaston Perret, organisa la première course d'orientation scolaire vaudoise au Chalet-à-Gobet. Ce fut un succès sans précédent, qui se perpétua et s'enfla d'année en année. Aujourd'hui, l'organisation se voit agréablement obligée de décentraliser ces courses. Pour ce faire, elle a sollicité la collaboration de l'AVMG qui se propose de généraliser encore plus la pratique de la course d'orientation dans nos écoles. Elle prie donc d'ores et déjà tous les maîtres de s'intéresser à la course d'orientation et d'y exercer leurs élèves dès la rentrée de fin d'été. Voici quelques indications susceptibles de leurs faciliter la tâche :

Principe simple de la CO : courir en forêt en passant par des postes de contrôle marqués sur une carte topographique.

Tâche de l'équipe : lire la carte, repérer le poste et s'y rendre le plus rapidement possible.

Postes de contrôle : On peut remplacer les contrôleurs par des moyens d'auto-contrôle : messages à prendre au passage, tampon dont il faut munir la feuille de contrôle du sceau, relever un mot marqué au stylo-feutre sur une page de journal fixée à un arbre, etc.

CARTES. 1re possibilité : Les maîtres qui voudraient organiser des courses peuvent passer commande d'un extrait de carte qu'ils auront préalablement délimité sur une carte CN 25 000 de leur région (év. coller deux cartes). Prix par extrait de 20 × 20 cm, avec forêts en couleur, Fr. 0,50 environ. Commandes à envoyer à B. Buffat, av. Davel 19, Lausanne, jusqu'au lundi 2 septembre 1963 au plus tard. Délai de livraison : 3 semaines. Grouper les commandes par région, s.v.p. Une première livraison pourrait être faite pour la fin des vacances à ceux qui écriraient avant la fin juillet.

2e possibilité : Commander directement au Service topographique fédéral à Wabern-Berne des cartes de rebut, ou cartes non pliées, aux prix de Fr. 1,80 (demander le tarif pour écoles), y découper les régions désirées et les répartir entre les villages intéressés.

Montage : Coller ces extraits ou parties de cartes sur un solide carton (ne pas omettre de réinscrire les coordonnées sur les bords), coller au dos les signes conventionnels (livrés aussi par le Service topographique), couvrir sur les deux faces de plastique transparent auto-collant. Les inscriptions faites ensuite au crayon gras s'effacent facilement et la durée des cartes ainsi préparées est quasi illimitée.

BIBLIOGRAPHIE : Numéro spécial de « Jeunesse forte, Peuple libre », journal de Macolin, consacré aux courses d'orientation, No 7 de juillet 1959 : Fr. 0,50 le numéro. Abonnement annuel Fr. 3,70, Office central fédéral des imprimés, Berne 3.

COURSES SCOLAIRES D'AUTOMNE :

Dates provisoires : 12 ou 19 octobre 1963.

Lieu : Bois du Jorat.

Catégories :

Ecoliers et écolières B, 12-13 ans, équipes de 4 coureurs ; écoliers et écolières A, 14-15 ans, équipes de 4 coureurs.

Juniors et juniores B, 16-17 ans, équipes de 3 coureurs ; juniors et juniores A, 18-19 ans, équipes de 3 coureurs.

Aînés et aînées, 20 et plus, équipes de 2 coureurs.
Cartes : fournies par l'organisation.
Certificat souvenir à chaque participant plus prix aux premiers de chaque catégorie.
Finance : Fr. 1.— par coureur, comprenant : vestiaire, douche, service médico-sportif, boisson chaude, certificat-souvenir.
Inscriptions : jusqu'au 30 septembre à l'adresse ci-dessous en indiquant : nom de l'équipe, adresse du chef, nom, prénom, année de naissance de chaque coureur. Paiement de la finance d'équipe au C.C.P. II/19 683. Groupement vaudois course d'orientation, G. Perret, Lausanne.

La convocation et les dernières instructions seront envoyées aux maîtres de classe ou aux chefs d'équipes dès le 1er octobre 1963.

Pour l'organisation : PAQUIER J. P., Villardiez 18, PULLY, tél. 28 49 78.

Lecture et mémorisation accélérées par les couleurs

Le livre de l'avenir est le livre tout en couleurs. Lisez le 1er livre tout en couleurs, avec théorie sur les couleurs en pages 227-230, et manuel expérimental, texte en rose sur papier vert : « Souvenirs d'un Régent », par Henri Peitrequin, de Prilly-Lausanne, régent à Goumoens de 1901 à 1937, bourgeois d'honneur de Goumoens. 250 pages + 30 photos : 8 fr. net (au lieu de 9 fr.) par préversement au C.C.P. II-22220, Editions-Couleurs, Eugène Cordey, Jordils-Cases, Lausanne. Le plus grand succès de 1962 : le nombre d'exemplaires vendus dans ONZE cantons et CINQ CENTS villes et villages correspond à CENT MILLE exemplaires en France.

Télésiège Schönried - Horneggli

Station de départ
MOB gare Schœnried
1231 m.

Panorama splendide
Promenades agréables
à Rinderberg-Zweisimmen

Arrivée Horneggli
1800 m.

Billets combinés avec le télécabine Zweisimmen et les MOB

Auberge renommée

Renseignements : Tél. (030) 9 44 30

Buffet de la Gare CFF

Neuchâtel

Se recommande Tél. (038) 5 48 53

Café-restaurant du col de la Givrine

La Givrine / Nyon (Suisse) - Alt. 1212 mètres
M. et Mme P. NOTZ. Tél. (022) 9 96 15. Bonne table. Bonne cave. But idéal pour sports et excursions. Trains été et hiver. Parc pour 400 voitures. **Ouvert toute l'année.**

VOYAGES THOMAS

LA NORMANDIE-PARIS
avec Le Havre et les plages du débarquement
du 29 juillet au 2 août **Fr. 290.—**

TYROL - DOLOMITES - LACS ITALIENS
du 6 au 9 août **Fr. 230.—**

AUTRICHE - YOUGOSLAVIE - ITALIE
du 10 au 18 août **Fr. 455.—**
(inscriptions au plus vite)

ENGELBERG
par Gurnigel - Morgarten
les 24 et 25 août **Fr. 110.—**

LE GRAND TOUR DE LA BRETAGNE
par le val de Loire et le Mont-Saint-Michel
du 24 août au 1er septembre

Tous ces voyages en autocars modernes, très confortables

Demandez notre programme des voyages 1963

Thomas & Fils, Bercher

Téléphone (021) 4 01 41 ou 4 01 53

L'**Ecole fédérale de gymnastique et de sport à Macolin** cherche un

traducteur français

(langue maternelle française)

si possible capable de faire également des traductions français-allemand. L'activité comprend entre autres la collaboration dans la rédaction du bulletin mensuel « Jeunesse forte - Peuple libre ».

Auront la préférence les candidats ayant de l'expérience dans le domaine de la gymnastique et du sport.

Entrée en fonctions à convenir. Place stable.

Les postulations avec certificats correspondants et autres attestations éventuelles, ainsi qu'un aperçu de l'activité passée, et les prétentions de salaire, doivent être adressées jusqu'au 20 juillet 1963 à la direction de l'Ecole fédérale de gymnastique et de sports à Macolin.

LE DÉPARTEMENT SOCIAL ROMAND
des
Unions chrétiennes
de Jeunes gens
et des Sociétés
de la Croix-Bleue
recommande
ses restaurants à

LAUSANNE
Restaurant LE CARILLON, Terreaux 22
Restaurant de St-Laurent, rue St-Laurent 4

GENÈVE
Restaurant LE CARILLON, route des Acacias 17
Restaurant des Falaises, Quai du Rhône 47
Hôtel-Restaurant de l'Ancre, rue de Lausanne 34

NEUCHATEL
Restaurant Neuchâtelois, Faubourg du Lac 17

COLOMBIER
Restaurant DSR, rue de la Gare 1

MORGES
Restaurant « Au Sablon », rue Centrale 23

MARTIGNY
Restaurant LE CARILLON, rue du Rhône 1

SIERRE
Restaurant D.S.R., place de la Gare

PAPETERIE de ST-LAURENT

Charles Krieg

RUE ST-LAURENT 21

Tél. 23 55 77 **LAUSANNE** Tél. 23 55 77

Satisfait au mieux :
Instituteurs - Etudiants - Ecoliers

La bonne adresse
pour vos meubles

Choix de 200 mobiliers du simple au luxe

1000 meubles divers

AU COMPTANT 5 % DE RABAIS

Les paiements facilités par les mensualités depuis 15 fr. par mois

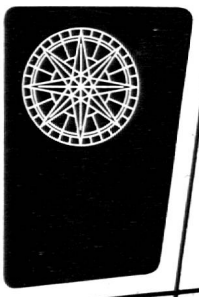
Magasin et bureau Beau-Séjour

POMPES OFFICIELLES
FUNÈBRES DE LA VILLE DE LAUSANNE

8, Beau-Séjour

Tél. perm. 22 63 70 Transports Suisse et Etranger

Concessionnaire de la Société Vaudoise de Crémation



Peut-être faudra-t-il un accident pour que vous réalisiez les avantages d'être assuré auprès d'une société renommée en Suisse et à l'étranger pour sa manière expéditive et libérale de régler les sinistres.

Winterthur ACCIDENTS

Conditions de faveur

pour membres
de la Société Pédagogique
de la Suisse Romande
contractant des assurances individuelle
et de responsabilité professionnelle

Visitez les pittoresques

Gorges du Taubenloch

à BIENNE

Trolleybus Gare No 1 ou Frinvilier CFF

Grands et petits, ils
roulent tous sur

ALLEGRO

Bibliothèque
Nationale Suisse
Berne

J.A.
Montreux 1

S. A. DE L'IMPRIMERIE CORBAZ, MONTREUX